

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Le sultan ordonna que l'on fit des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière. (Page 302, col. 1.)



## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Les deux ouvriers ; La princesse Luisante (*suite et fin*). — VARIÉTÉS : Boisdoux ; Polylogue ; Morale de l'enfance (*suite*) ; Les tourbières.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## LES DEUX OUVRIERS.

Félix, ouvrier en soie à Lyon, visitait un jour une des salles de l'Hôtel-Dieu.

Il s'informait de la manière dont les malades étaient soignés, s'ils avaient de bons aliments et si on les traitait avec douceur, car souvent la bienveillance produit de meilleurs effets que les remèdes. Tout à coup quelques gémissements viennent frapper son oreille ; il s'approche du lit d'où partaient ces plaintes, et, après avoir causé quelques instants avec le malade, il croit reconnaître en lui un ancien camarade et se rappeler qu'ils ont travaillé ensemble il y a vingt ans.

« Cela n'est pas possible, s'écrie-t-il, ce ne peut être toi, mon ancien compagnon, toi que j'ai vu si actif, si bon ouvrier ! Et c'est dans ce triste asile que je te retrouve après une si longue séparation ! Mais je ne veux pas que tu restes ici ; je vais te faire conduire chez moi, et là tu recevras tous les soins qui te sont nécessaires. »

Il le fait transporter dans une petite maison de campagne qu'il habitait, et place une garde auprès de lui. Au bout de quelques jours le malade reprend un peu de forces. Félix le voyait souvent, l'engageait à prendre courage, et tâchait de relever ses esprits abattus. Un jour il se hasarda à lui demander pourquoi il se trouvait dans une position aussi malheureuse :

« Que t'est-il donc arrivé depuis que nous avons passé ensemble nos premières années ? »

— Je ne veux rien te cacher, lui répondit Antoine. Mon père, ancien militaire, ne fit pas comme le tien, qui était un honnête artisan. Il ne m'envoya pas à l'école primaire ; il commença par me faire apprendre un bon métier. Mais, comme mon éducation avait été négligée, je contractai facilement de mauvaises habitudes, je me dégoûtai du travail, je fis de mauvaises connaissances. On me voyait sans cesse avec mes nouveaux amis, à l'estaminet, au jeu, au spectacle. Loin d'économiser, je fis des dettes, et un jour je fus arrêté et mis en prison. Mes créanciers se lassèrent de me payer des aliments et me rendirent la liberté. Mais, que devenir ? N'ayant pas de quoi payer un logement, j'errai pendant plusieurs nuits dans les rues, sans asile. Accablé par les chagrins et par les privations de tout genre que j'endurais, une fièvre ardente me saisit et j'entrai dans cet hôpital où j'ai eu le bonheur de te rencontrer. Mais toi, mon cher ami, comment es-tu parvenu à te procurer une si belle maison ? Il t'est survenu peut-être un bon héritage, ou bien tu as été heureux dans quelque spéculation ?

— Rien de tout cela ne m'est arrivé, répondit Félix. J'ai employé des moyens qui sont à la portée de tout le monde, et tu aurais pu réussir aussi bien que moi. C'est un secret que je puis t'enseigner, et le voici. Étant bon ouvrier, je gagnais quatre francs par jour ; deux francs me suffisaient pour ma nourriture et mon entretien, et je mettais deux francs de côté ; comme je travaillais le lundi, je versais chaque semaine douze

francs à la caisse d'épargne ; c'était donc six cents francs que j'amassais par an. Pendant plusieurs années, j'ai continué à faire ce versement de six cents francs, et, au bout d'une vingtaine d'années, le capital et les intérêts se sont accumulés, et j'ai eu en ma possession près de vingt mille francs. Je me suis marié et j'ai acheté cette petite maison où je vis aussi heureux que possible avec mes deux enfants. Nous espérons, ma femme et moi, pouvoir travailler encore longtemps et avoir de quoi élever convenablement notre petite famille.

— Hélas ! dit Antoine, après avoir écouté attentivement ce récit, j'ai fait précisément tout le contraire. Au lieu d'économiser, je dépensais le produit de mes journées dans des parties de plaisir. Je passais le lundi et souvent le mardi dans l'oisiveté, et je me remettais difficilement à l'ouvrage, que je ne reprenais toujours qu'avec peine. Le cabaret, le tabac, le spectacle, le jeu absorbaient les deux tiers de mon gain, et il ne me restait, au bout de la semaine, que des regrets et des remords. Je n'avais pas la force de rompre avec mes funestes habitudes et de reprendre une vie plus régulière !

— Je vois bien, dit Félix, que tu as mené la vie la plus triste et la plus malheureuse. Où t'ont conduit ces prétendus plaisirs ? en prison et à l'hôpital. Mais tu n'as pas encore tout perdu, puisque tu retrouves un ami ; et, comme tu es infirme et incapable de travailler, tu resteras dans ma maison, et tu finiras tranquillement tes jours auprès de moi.

— Grand merci ! mon cher camarade, j'accepte de bon cœur ; mais la misère et les souffrances, qui ont affaibli mon corps, ne me permettront pas de profiter longtemps de tes bontés. Puissent, au moins, ton exemple et le mien servir d'instruction aux jeunes gens au début de leur carrière !

B. D.

## LA PRINCESSE LUISANTE.

## X. Succès et catastrophe.

L'impatience d'Osmin raccourcit son voyage ; il revint lorsqu'on ne le croyait pas encore à moitié chemin, et il rapportait le remède aux maux que causaient les beaux yeux de Luisante.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante ; mais personne n'osa le suivre lorsqu'il y entra.

Il portait une fiole grande comme les plus grands verres ; elle était faite d'un seul diamant, et contenait une liqueur si brillante, que les yeux éblouissants de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis, qu'elle les ferma.

Osmin prit ce temps pour lui en mouiller les tempes et les paupières. Dès que cela fut fait, elle rouvrit les yeux, et Osmin, ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin de la cure merveilleuse et la célébra par mille acclamations. On voyait ses yeux aussi brillants que jamais ; mais on les voyait avec si peu de danger, qu'un enfant l'aurait lorgnée tout un jour sans éprouver autre chose que du plaisir.

Le sultan fut transporté de joie quand il sut que les yeux de sa fille n'étaient plus méchants, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais ; quand Osmin, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne pa-



rut pas si aise de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnaissant envers celui qui la lui rendait.

Tandis que le sultan court chez sa fille, Osmin ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avait blessés; le nombre en était grand; mais comme l'effet du remède était prompt, il les eut bientôt expédiés; tout retentissait d'acclamations et de cris d'allégresse, et, dans une joie si universelle, il n'y avait que la seule Leïla de malheureuse.

Car le bruit de l'arrivée d'Osmin étant parvenu chez la Moresque, cette méchante femme se hâta d'en informer Leïla, et cette nouvelle pensa la désespérer; croyant que la Moresque était sa fidèle amie, elle lui demanda en grâce d'empêcher qu'Osmin ne la vit dans l'état où elle était. La Moresque lui en donna sa parole; mais elle lui dit qu'elle ne pouvait se défendre de recevoir le sultan qui allait venir la voir; et en disant cela, la maudite bête se mit, malgré qu'elle en eût, à la parer le mieux qu'il lui fut possible, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avait que la peau et les os; un bleu pâle avait pris la place du vif incarnat de son teint et de ses lèvres; ses yeux étaient éteints, et ses joues décharnées paraissaient plus ternies sous la coiffure brillante qu'on venait de lui mettre.

On l'étendit sur un riche canapé dans cet étalage; à peine y fut-elle, qu'on lui dit que le sultan arrivait.

Leïla fit un effort pour se redresser, afin de le recevoir avec plus de respect; mais quand, au lieu du sultan, elle vit entrer Osmin, elle fit un cri et demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire; il ne laissa pas d'en approcher; et, dans le temps qu'elle reprenait ses esprits, il lui demanda où était Leïla. Ce fut le coup mortel pour son cœur, ses forces l'abandonnèrent, et, au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir et les larmes.

Osmin, ne comprenant rien ni à sa douleur ni à sa figure, sortit pour chercher Leïla par toute la maison. La Moresque lui dit en riant méchamment qu'il venait d'auprès d'elle. Impatienté, et ne comprenant rien à ce langage, il sortit brusquement pour aller parler au sultan, et, s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'était sauvé pendant qu'Osmin arrangeait les yeux de Luisante : la princesse était en proie à la désolation.

Le sultan et tous ses courtisans, montés sur des échelles, cherchaient, au-dessus des lits et au haut des planchers, tous les endroits où il pouvait s'être fourré.

Osmin, qui n'y comprenait rien, demandait à chacun des nouvelles de Leïla; chacun lui en demandait du perroquet de la princesse : il les crut tous fous et pensa le devenir. Dès que le sultan l'aperçut, il courut vers lui, et, se persuadant que tout lui était possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luisante en lui rendant son perroquet.

Osmin, surpris de l'inquiétude du père et de l'entêtement de la fille, ne pouvait comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne, et, au lieu de faire attention à ce que disait le sultan, il lui dit qu'ayant répondu de Leïla à la magicienne Serène, il n'en avait obtenu le remède à tant de maux, qu'à cette condition,

qu'il fallait avant toutes choses revoir Leïla, et qu'après cela il se faisait fort de retrouver le perroquet.

Il retourna donc chez la Moresque, on lui montra Leïla; mais dans quel état!

Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue; il la crut morte, et, collant ses lèvres sur la main froide et décharnée de Leïla, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper; elle ouvrit faiblement les yeux.

Il lui dit que, pour récompense, il avait résolu de demander sa main à Serène; il protesta de tout son cœur qu'il ne l'aimait pas moins que lorsqu'elle était dans tout l'éclat de sa beauté; que son esprit, sa douceur et toutes ses manières avaient fait sur lui une impression que la mort seule pouvait effacer.

Elle le remercia et lui serra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce serait la dernière; et si ce fut faiblement, ce fut au moins de tout son cœur : elle mourait contente, et crut mourir comme elle le disait.

Ses yeux se fermèrent; elle expira ou du moins on le crut.

Osmin poussa un gémissement douloureux. En ce moment le sultan arriva, impatient de ravoir son perroquet; la Moresque arriva au même instant; elle parut s'affliger de la mort de Leïla et entrer dans la douleur d'Osmin. Mais, voyant l'embarras du sultan, elle lui conseilla de faire enlever le corps et de le faire incessamment brûler, s'il voulait obtenir quelque chose d'Osmin. Les conseils de cette femme avaient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernait la princesse; on n'eût garde de rejeter celui-là.

On éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on étendit Leïla, tandis qu'on entraînait de force le désespéré Osmin.

#### XI. Serène.

Après quelques cérémonies lugubres, le sultan, voulant honorer la fille de l'illustre Serène, à qui il devait la guérison de sa fille, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses à tout son conseil, aux officiers de sa couronne et à ses courtisans; ensuite, levant un moment le flambeau qu'il tenait par-dessus sa tête :

« Plût au ciel, dit-il, que Serène et Osmin fussent témoins de la manière honorable dont je vais brûler le corps d'une personne qui leur était si chère! je suis bien certain qu'ils en seraient charmés. »

A ces mots, il allait mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout à coup on entendit retentir un bruit harmonieux, et, quelques moments après, la redoutable Serène parut sur la jument Sonnante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvements fort différents; elle suspendit l'empressement du sultan; elle frappa ses courtisans de respect pour une personne dont l'air avait quelque chose d'auguste. Luisante en poussait des cris de joie, car son perroquet était sur le poing de la magicienne; mais la Moresque en fut si troublée, qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver, mais elle sentit bientôt que cette espérance lui était interdite.

La savante Serène, mettant pied à terre, s'avança vers le bûcher; elle tenait dans sa main droite la baguette de vérité; cette baguette était d'un or si brillant, qu'elle éblouissait la vue.



« Que vous avait fait, dit-elle au sultan d'un ton sévère, cette pauvre Leïla, pour la brûler toute vive? »

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles. Le sultan lui ayant demandé pardon d'avoir



Osmin ne comprenait rien à sa douleur. (Page 299, col. 1.)

agi avec tant de précipitation, ne laissait pas de soutenir qu'elle était morte, et, donnait pour preuve de cela, qu'il avait été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendit Leïla du bûcher, et, l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, et se retournant vers le sultan :

« Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte; il y a ici quelqu'un qui ne le savait que trop. »

En achevant de parler, elle toucha Leïla au front du bout de sa baguette, et dans un instant on la vit ranimée, et ses yeux s'ouvrirent; mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serène parut surprise de l'affreux changement de sa figure; elle demanda Osmin, on le fit venir, car tout obéissait dès qu'elle avait parlé. Il ne fut pas plus tôt arrivé, que le beau perroquet fit un grand

cri et battit des ailes; Osmin le reconnut pour cet oiseau qu'il avait rencontré en allant chercher la demeure de la

sorcière Dentue; mais, dans la douleur où il était encore abîmé, il n'y fit pas grande attention, il ignorait ce qui venait de se passer.

« Venez, lui dit Serène, venez recevoir Leïla des mains de sa mère; si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle comme elle vivra pour vous. »

Osmin prit le ciel et la terre à témoins qu'il n'aurait jamais d'autre épouse que Leïla. Mais Leïla se prit à combattre cette résolution par des sentiments de générosité; elle dit que dans l'affreuse laideur où elle était, elle ne voulait pas accepter un sacrifice si magnanime.

La belle Luisante et le sultan, son père, jouaient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation; il s'en aperçut et allait parler de sa reconnaissance et de celle de sa fille, lorsque l'illustre Serène demanda l'attention particulière du



Le sultan et tous les courtisans montés sur des échelles cherchaient.

(Page 299, col. 1.)

Ayuntamiento de Madrid



sultan, de son conseil et de sa cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avait parlé, que tout resta dans un silence respectueux; mais la Moresque se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenait la princesse et le mit à terre à quelque distance d'elle; ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette, et, traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en dérobait la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, et toucha Leïla au front; soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on était attentif à ce spectacle, Sonnante faisait le manège autour des spectateurs, et l'agitation de ses sonnettes rendait une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avait encore fait, qu'on en perdait la respiration.

Oh! que les enchantements sont d'un grand secours pour le dénoûment d'un conte! Tant que Sonnante galopa, les nuages qui enveloppaient Leïla et le perroquet subsistèrent. La magicienne, qui tenait cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre; Sonnante s'arrêta, les nuages se dissipèrent, et à la place où l'on avait posé le perroquet, on vit le jeune homme du monde le plus charmant et le plus beau.

Osmin le reconnut d'abord pour le prince Phénix, son frère; il en fit un cri d'étonnement; mais au moment où l'autre venait se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avait vu Leïla, elle s'offrit à ses yeux plus belle encore qu'elle ne lui avait paru la première fois au bord du ruisseau.

Le peuple témoignait son étonnement par des cris redoublés et confus, et le sultan par des larmes de joie.

Luisante considérait avec attention cette métamorphose.

Serène, prenant Phénix par la main, le plaça auprès de son frère; ils s'embrassèrent le plus tendrement du



La redoutable Serène parut sur a jument Sonnante. (Page 293, col. 2.)



monde; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luisante, que la magicienne plaça au milieu d'eux en lui disant :

« Choisissez votre époux. »

Luisante ne balança point et donna la main au plus beau.

Serène joignit les mains de Leïla et d'Osmin.

Le sultan, au comble de l'allégresse, ordonna qu'on fit des feux de joie à chaque coin de rue et des feux d'artifice sur la rivière et dans les places publiques; qu'on fit des largesses au peuple et que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau. Mais avant que de remonter au palais, Serène lui dit que la vertu venait de recevoir sa récompense mais qu'il restait encore un grand acte de justice à accomplir.

On avait pensé oublier la Moresque, tant l'allégresse publique remplissait tous les cœurs; mais l'équitable Serène n'oubliait rien. Elle toucha la Moresque au front de son infailible baguette.

La figure entière de la femme more étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue, qui s'était cachée sous ce déguisement, animée par l'amour de la vengeance; mais, en le prenant, elle avait perdu son pouvoir magique. Leïla, à sa vue, commençait à ressentir une frayeur mortelle; mais Serène, finissant bientôt ses alarmes :

« Sire, dit-elle, s'adressant au sultan, le sort de cette misérable est entre vos mains; c'est à vous à prononcer sa sentence.

— Eh bien! dit-il, puisque cela est, je ne la ferai point languir; qu'on allume ce bûcher et qu'on y jette la sorcière. »

La douceur de Leïla eut beau pencher vers la pitié, Osmin, qui se souvenait des cruautés qu'elle avait eues pour elle, et qui sentait encore le soufflet qu'elle lui avait injustement donné, fit confirmer la sentence. On la plaignit d'autant moins qu'on sut que c'était elle qui, deux ans auparavant, par malice, avait changé le prince Phénix en perroquet.

Quant au fils de la sorcière, qu'elle avait laissé dans sa maison, l'histoire ne dit pas ce qu'il devint, et nous pensons que nos lecteurs se soucient fort peu de le savoir.

H.

## VARIÉTÉS.

### BOISDOUX.

Matthieu Boisdoux, habitant de Montereau (ville du département de Seine-et-Marne, au confluent de la Seine et de l'Yonne), est un brave homme, rangé, sobre, laborieux, qui travaille le jour, qui travaille la nuit, pour nourrir sa mère et élever ses enfants. Son seul désordre est de prodiguer sa vie, cette vie si nécessaire à tous les siens, pour le bien de ses semblables. Qu'il découvre au loin la lueur d'un incendie, il y court; et, une fois arrivé, il est partout où sont les grands services à rendre, les grands dangers à braver. Qu'un accident arrive sur la Seine ou sur l'Yonne; qu'un enfant, qu'un homme crie au secours, si loin que soit Boisdoux, il l'entendra, et l'enfant, l'homme, seront sauvés. On ne compte plus les incendies où a éclaté son courage, les victimes qu'il a disputées aux deux rivières de sa cité. Un jour, leurs flots débordés couvraient au loin la plaine, plusieurs quartiers étaient

inondés. Les habitants, réfugiés sur les hauteurs, ne communiquaient plus qu'en bateau avec leurs maisons envahies. Trois d'entre eux, qui étaient allés ainsi voir les ravages de l'inondation, remontent dans leur batelet, et du pied le poussent au large. Ils n'avaient ni croc, ni rames. Ils s'en aperçoivent quand il n'est plus temps. Le fleuve les emporte; le pont est devant eux, dont les arches, pour la plupart, sont déjà cachées sous les eaux : ils vont y être brisés. Ils crient au secours. Boisdoux les a entendus. Que fera-t-il? Ira-t-il chercher son bateau? Point! Le temps presse. Il se précipite, il nage; il fera ensuite comme il pourra. Ce qu'il fit, le voici :

Les malheureux allaient toujours; il était loin. Il les voyait fuir, arriver au pont. Quelles angoisses pour Boisdoux! Enfin, il a tant peur pour ces trois hommes qui vont périr, il fait de tels efforts, qu'il est arrivé. Il a rejoint le bateau. A quoi bon pour un autre que Boisdoux? avec ce flot emporté, ce pont qu'on touche, sans rame, sans aviron, que peut-il de plus que ces trois hommes, qui n'ont rien pu pour eux-mêmes? Il a, de plus qu'eux, le courage le plus intelligent, celui qui se dévoue. Il y a là une lumière et une force divines. Boisdoux roidit son bras contre le batelet pour l'arrêter; il se saisit de la corde qui pend, lutte contre le flot, et, comme il lui faut ses deux bras, tant le flot est terrible, il prend de ses dents la corde qui les doit sauver; Dieu aidant, il les sauve, en effet, à force de courage et de fatigues; il arrive au rivage, épuisé, mais content. Les trois hommes lui ont dû la vie.

Une autre fois, le 7 novembre 1843, le coche (grand bateau, dont une partie forme une chambre sous le pont) d'Auxerre descendait sur Paris. Le flot était rapide. Le coche va droit au pont, manque l'arche. Un grand cri se fait entendre. Il était brisé, englouti. Boisdoux a tout vu, tout entendu; il s'est élancé. Le coche portait vingt-trois passagers. Ils étaient presque tous dans la salle commune. Le navire est englouti, sauf l'arrière qu'on voit encore à fleur d'eau. Boisdoux y est arrivé; il est sur ce qui reste du pont (on appelle pont le plancher du navire). Et, comme il s'enquiert des moyens de sauver ces malheureux, un homme qui se tenait cramponné dans l'eau jusqu'à la ceinture, lui répond qu'ils sont perdus. Qui pourrait penser à les sauver?

« Moi, dit Boisdoux; je suis venu pour cela. »

Et il cherche les issues. Une de ces fenêtres de navire qu'on appelle des sabords était seule à moitié hors de l'eau. Elle est trop étroite pour lui donner passage. Mais tout autre moyen est impossible. Il y passera. Vous l'auriez vu faire effort pour forcer l'entrée du sabbord, pour plonger dans ce gouffre où ces infortunés luttent contre la mort, comme d'autres eussent fait pour en sortir. Enfin il entre, il est dans cet abîme. Il saisit une des victimes, une jeune fille, l'amène au sabbord, la fait passer, respire, et se replonge dans le gouffre : il ramène un jeune homme encore vivant, puis encore une jeune fille, puis une autre : celle-ci ne vivait plus. Le temps s'écoulait dans cette lutte héroïque. La mort, malgré tout, allait plus vite que Boisdoux. Cependant il recommence, mais c'était en vain. Il n'y avait plus là d'être vivant que lui. Il faut qu'il se contente de ces trois vies qu'il a sauvées, de ces deux jeunes filles, de ce jeune homme, qui n'ont revu que grâce à lui la clarté du jour.



Enfin il se décide à revenir à la lumière, à sortir de l'eau, des ténèbres, de ce tombeau si rempli; il était épuisé de fatigue, il fallut qu'on vint à son aide, qu'on le tirât avec effort de ce sabord qu'il avait franchi tout seul quand il avait fallu se dévouer, devant lequel il faiblissait quand il n'avait plus qu'à se sauver lui-même.

T. H.

### POLYLOGUE.

Un nouvelliste, grand bavard de son naturel, se trouvait un jour à dîner chez M. de Noirliu, où il y avait une nombreuse compagnie. Polylogue ne tarde pas à s'emparer de la conversation, comme c'est sa coutume; il parle avec sa suffisance ordinaire sur différentes matières.

« Je viens d'apprendre, dit-il, que le tonnerre est tombé à Strasbourg dans le temple des protestants, au moment où le pasteur était dans sa chaire et lisait l'Évangile : le livre a été mis en pièces, la chaire coupée et séparée en deux; le tonnerre a renversé et brûlé plusieurs chaises, brisé la grande porte, et il est allé se perdre on ne sait où. Personne n'a été blessé. On ajoute que, dans ce moment, un des auditeurs avait sa tabatière à la main et tenait une prise de tabac; ce qu'il y avait entre ses doigts et ce qu'il y avait dans la tabatière, tout a disparu; la tabatière n'a point été brisée, et la personne n'a éprouvé aucun mal. »

On ne peut s'empêcher de se récrier et de lui demander de qui il tenait une semblable nouvelle.

« Elle est très-vraie, dit Polylogue; je la tiens de M. Porthmann, négociant à Strasbourg, mon ami et mon correspondant, qui n'est ni un homme à se laisser tromper ni à tromper les autres.

— J'arrive aujourd'hui même de Strasbourg, je m'appelle Porthmann, » dit un des conviés qui n'était connu que du maître de la maison.

On rit aux éclats, et Polylogue ne sut que dire.

Il arrive souvent que les grands parleurs donnent prise sur eux, et que leur démangeaison à dire des nouvelles les couvre de confusion. A.

### MORALE DE L'ENFANCE.

(SUITE.)

Médire, c'est d'autrui révéler les défauts :

On doit les excuser, ou pour le moins les taire.

Il faut cacher le mal; et, dans tous ses propos,

Ne parler que du bien que le prochain peut faire

Vous trouveriez affreux que, par méchanceté,

On publiât le mal que vous auriez pu faire.

Ne faites donc jamais ce tort à votre frère,

Et pour tous ses défauts usez de charité.

Cette charité douce, on l'estime, on l'admire :

On aime le bon cœur qui sait la pratiquer;

Mais on hait le méchant qui, prompt à critiquer,

Sans pitié pour autrui ne cherche qu'à médire.

Souvent le médisant verra le monde rire

Du mal qu'avec esprit il viendra rapporter.

Il croit plaître; il se trompe : il se fait détester;

La haine suit de près la crainte qu'il inspire.

Enfants, il faut toujours parler bien des absents;

Si l'on en dit du mal, chercher à les défendre,

Faire ce qu'on ferait s'ils pouvaient nous entendre,

Et croire, en parlant d'eux, qu'ils sont toujours présents.

MOREL DE VINDÉ.

### LES TOURBIÈRES.

La tourbe est une matière d'un brun noirâtre, qui se forme sous les eaux par l'accumulation et l'altération de diverses plantes aquatiques; il s'en produit journellement dans nos marais.

Elle brûle facilement avec ou sans flamme.

Les usages de la tourbe sont nombreux. On l'emploie comme combustible dans les localités où le bois est rare; on fait usage de ses cendres pour l'amendement des trèfles et autres prairies; à l'aide d'une préparation préalable elle devient un bon engrais.

On appelle *tourbières* les gisements de tourbe. Ils occupent quelquefois des espaces immenses dans les parties basses de nos continents; souvent ces dépôts sont encore couverts d'eau; mais dans divers lieux ils sont à sec, il s'est formé au-dessus d'eux des couches de sable et de limon qui ont suffi pour donner naissance à de belles prairies; la plupart des prairies de la Normandie sont sur de la tourbe. Les plus grandes tourbières de France sont celles de la vallée de la Somme, entre Amiens et Abbeville. Il y en a aussi de considérables dans les environs de Beauvais, dans la vallée de l'Oureq, dans les environs de Dieuze, et dans la vallée d'Essone, aux environs de Paris.

La Hollande, qui n'a presque pas d'autre combustible que la tourbe, en renferme une grande quantité, ainsi que la Westphalie, le Hanovre, la Prusse et la Silésie.

La tourbe est un combustible précieux, mais elle a souvent l'inconvénient d'exhaler une mauvaise odeur; elle donne un charbon plus durable que le charbon de bois, mais qui laisse beaucoup de cendre.

Rien n'est plus simple que la préparation de la tourbe à brûler. On la découpe avec la *bèche* ou le *tranche-gazon* en briques de vingt-cinq à trente centimètres de largeur sur quinze centimètres d'épaisseur, que l'on fait sécher en les appuyant deux par deux en forme de toit; en été, la parfaite dessiccation de ces briques est opérée en moins de quinze jours, après lesquels leur volume est notablement diminué. On peut alors les entasser sous un hangar pour la provision d'hiver.

Lorsqu'on a besoin de cendres de tourbe pour amender les champs et les prairies, on coupe la tourbe en briques comme si on voulait la faire sécher, et on la brûle dans des fourneaux en maçonnerie longs et larges de deux mètres. Le fond, élevé d'un mètre trente centimètres au-dessus du sol, se compose d'un grillage assez espacé en barres de fer. On charge ce grillage avec de la tourbe sèche que l'on allume en brûlant sous la grille quelques fagots de broussailles. Lorsque la tourbe sèche est bien allumée, on la recouvre avec celle que l'on vient d'extraire de la tourbière, et à mesure que la masse s'affaisse, on la recharge avec de la tourbe humide; une condition essentielle pour obtenir des cendres de première qualité, c'est que la combustion s'opère lentement. On entretient jour et nuit cette combustion en rechargeant sans cesse le fourneau avec de nouvelle tourbe.

Deux ouvriers qui se relayent de douze en douze heures, suffisent à l'extraction de la tourbe et à son incinération. A mesure que le dessous de la grille s'emplit de cendre, l'ouvrier la tire avec un rabot et l'entasse à côté du fourneau. A.





Les tourbières. (Page 303, col. 2.)

Ayuntamiento de Madrid